

Quelques intellectuels montent au créneau

Sur les listes électorales, les « penseurs » sont peu représentés. Professeurs d'universités ou essayistes, ils ont pourtant selon eux un rôle à jouer en politique.

MATHIEU COLINET

De tous les profils de candidats présents sur les listes des prochaines élections, celui de l'intellectuel n'est certainement pas le plus représenté. Si on voit derrière cette terminologie un professeur d'université ou un essayiste de plain-pied avec la « production d'un discours, d'une réflexion », on en dénombre quatre ou cinq. Un peu plus si on élargit à ceux qui peuvent se prévaloir d'un titre académique de docteur ou plus évanescent d'expert. Rien d'étonnant derrière ce constat comptable : les intellectuels n'ont jamais été beaucoup plus nombreux sur les listes électorales, sauf peut-être à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Il y a une trentaine d'années, toutefois, quasi tous les présidents de parti avaient encore à leur actif une thèse de doctorat.

Quelle plus-value les intellectuels apportent-ils à la politique ? N'étant pas le seul « réservoir » de matière grise au sein des partis, jouent-ils un rôle différent de celui des experts, *spin doctors* et autres stratèges ? Par ailleurs, comment font-ils pour ne pas être que les cautions morales de leurs partis ?

Philosophe, chargé de cours à l'UCLouvain et chercheur au Centre de recherche et d'information socio-politiques (Crisp) pendant plusieurs années, John Pitseys a mûri ces questions avant de franchir le pas et de décider de se présenter sur la liste régionale Ecolo à Bruxelles. « Il n'y a pas d'action politique sans parole politique et pas de parole sensée sans réflexion », indique-t-il. « Ce dont il faut s'assurer en politique, c'est qu'on agit pour les bonnes raisons. Cette réflexion, les intellectuels ne sont pas les seuls à pouvoir la mener. En ce sens, on peut dire que la présence d'intellectuels n'est jamais absolument

nécessaire. »

Pour autant, selon John Pitseys, un intellectuel peut avoir en politique une action particulièrement utile : pour éclairer les termes d'un débat, pointer ses « nœuds », mener la discussion sur le plan des principes. « L'efficacité d'une mesure, son habileté stratégique ne suffisent pas à la rendre désirable. Réfléchir sur les principes a également toute son importance pour la vie sociale », indique John Pitseys. « Au-delà, l'intellectuel a la possibilité de proposer une réflexion personnelle, de parler à la première personne et de développer un point de vue sur la société. » Cette dernière dimension laisse l'intellectuel à découvert, l'expose à des risques. « Mais être intellectuel, c'est cela, ce n'est pas bénéficier d'un statut », tranche John Pitseys.

« Maintenir une radicalité intellectuelle »

Sénateur socialiste jusqu'en 2014 puis de nouveau chercheur qualifié du FNRS et professeur à l'Université de Liège, Hassan Bousetta est pour le prochain scrutin sur la liste européenne du Parti socialiste. « Début du XX^e siècle, Max Weber a posé l'idée que le savant et le politique faisaient face à des injonctions différentes », indique-t-il. « En sciences sociales, on a ainsi convenu que l'intellectuel devait se trouver dans une position de neutralité axiologique par rapport au monde. Cette position est de plus en plus jugée comme étant trop conceptuelle. On estime désormais qu'il faut se trouver davantage aux côtés des publics pour mieux entendre les souffrances et mieux lutter contre les vulnérabilités. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas une exigence d'objectivité : le réel s'impose. Mais il y a aussi une attitude de consonance à avoir.

Et cela a toujours été ma manière d'intervenir en tant que sociologue. »

Versé en politique, un intellectuel est tenu selon Hassan Bousetta de construire les problèmes publics d'une certaine manière, avec une « radicalité non pas politique mais intellectuelle en prenant les problèmes tels qu'ils sont objectivables et en y décelant les causes profondes ». « Je me suis régulièrement retrouvé avec d'autres intellectuels venus à la politique, avec Francis Delpérée par exemple. Et nous étions capables de nous reconnaître une qualité commune de réflexion parfois délestée d'idéologies. Les nuances étaient ailleurs, davantage dans la manière d'apporter des solutions. »

Philosophe, auteur de plusieurs ouvrages, par ailleurs ancien directeur du Centre fédéral Migration, François De Smet est également du prochain scrutin, sur la liste fédérale bruxelloise de Défi. « Bien sûr les partis n'ont pas attendu que des intellectuels arrivent pour réfléchir », note-t-il. « Mais ils se rendent compte je crois qu'une réflexion davantage sur le long terme est nécessaire, en matière d'écologie, de pensions, de représentation politique notamment. Et c'est là que la jonction avec des intellectuels qui estiment avoir les compétences nécessaires peut se faire. » Par rapport aux experts des partis, à leurs idéologies, François De Smet estime que des intellectuels peuvent sans doute apporter davantage de contradiction et « ramener à la surface des enjeux de fond qui ont tendance à s'effacer devant le caractère immédiat de la politique ». « Une

élection se joue également autour d'émotions, d'impressions, d'une connexion entre un électeur et son parti, ses personnalités. Pour garder au milieu de tout ça un cap tout de même vers des fondamentaux, pour tenter de rationaliser le débat, je crois que les intellectuels sont nécessaires », affirme-t-il.

Un savoir dévoyé ?

Une autre question : les intellectuels ne courent-ils pas le risque de se laisser phagocyter par la politique, de se comporter moins en savants qu'en femmes ou hommes politiques ? John Pitseys pointe en tout cas la menace : « Il est facile de dévoyer un savoir ou de proposer des grilles d'analyses moins rigoureuses ou malhonnêtes, et ce d'autant plus quand on bénéficie par ailleurs d'une position d'autorité dans le champ académique ou médiatique. La maîtrise de concepts, de vocabulaires peut aussi servir à bloquer la réflexion en interne. »

« Je ne pense pas que le savoir académique soit un savoir si manipulable que cela », nuance Hassan Bousetta. « Il est constitué d'un corpus, d'ouvrages, d'articles. Et si jamais le problème devait se poser à moi, entre une vérité établie scientifiquement dans mon domaine de compétences et la position de mon parti, je choisirais la première ». « Je crois que c'est aussi une question de force de caractère », affirme quant à lui François De Smet. « Des gens comme Hervé Hasquin avec qui j'ai travaillé ou dans un autre parti Philippe Moureaux étaient tout à fait capables de résister à ce genre de dévoiement. »

L'efficacité d'une mesure, son habileté stratégique ne suffisent pas à la rendre désirable. Réfléchir sur les principes a également toute son importance pour la vie sociale